

—Sire, Votre Majesté en a cependant le droit : elle a même celui de me faire officier.

—Le croyez-vous ?

—Parole d'honneur, Sire, reprit le soldat avec un sérieux imperturbable et en portant le revers de la main à son front.

—Eh bien ! moi, je n'en suis pas certain, répliqua l'empereur en lui rendant ironiquement son salut par un léger signe de tête ; mais conduisez-vous bien, ne faites pas tant de roulades, et je vous ferai nommer sergent l'année prochaine ; après cela, si vous avez de l'ambition et que vous vouliez l'épaulette, c'est sur le champ de bataille que vous la trouverez ; c'est là que j'ai ramassé les miennes, moi ! je ne vois pas pourquoi je vous favoriserais plus qu'on ne ma favorisais jadis.

—C'est juste, fit le soldat avec un geste de conviction. Cependant, Sire, vous n'avez pas trop à vous plaindre.

—Je ne me plains pas trop non plus. Berthier, ajouta Napoléon en s'adressant au major-général, prenez le nom de ce jeune homme ; vous lui ferez donner cinquante francs pour faire nettoyer son pantalon. Puis, se retournant du côté de son protégé, il reprit avec un demi-sourire : Etes-vous content, monsieur le Parisien ?

—Très-content, Sire, répondit le jeune soldat en sautant à la manière des gens du monde.

Et Napoléon continua tranquillement sa promenade au bruit des acclamations que poussaient les travailleurs accourus sur son passage.

Ce fut pendant ce séjour de l'Empereur à Boulogne que l'on vit s'achever, comme par enchantement, tous les établissements maritimes d'un grand port. On forma des magasins, on amassa des munitions. Jamais tête humaine ne conçut de projets si vastes, et surtout n'en fit marcher simultanément les différentes parties avec tant d'activité, d'ensemble et de précision. On construisit les bâtiments en même temps qu'on fonda l'artillerie, qu'on fila les cordages, qu'on tissa les voiles.

MEMOIRE DE FULTON SUR LA DECOUVERTE DE LA VAPEUR

Un soir, Napoléon se promenait lentement dans sa chambre en paraissant réfléchir, lorsque s'arrêtant tout à coup et jetant du côté de l'Angleterre un regard étincelant :

—Un bon vent et trente-six heures ! s'écria-t-il.

Constant arriva avec un volumineux paquet de lettres. Napoléon regarda la suscription et le timbre de chacune d'elles et les jeta par terre les unes après les autres ; mais il décacheta le paquet expédié du ministère de l'intérieur. Après avoir regardé longtemps un grand cahier, il sauta tous les feuillets pour arriver au dernier, où il lut cette signature :

JONES FULTON, *Ingenieur.*

—Ah ! ah ! fit-il, le voilà donc enfin ce fameux Mémoire ! Puis, ayant compté les feuillets :

—C'est trop long pour être lu ce soir, ajouta-t-il en posant le cahier au chevet de son lit ; nous examinerons cela demain matin à tête reposée.

Le lendemain, à cinq heures du matin, par un magnifique soleil d'été, Napoléon, coiffé d'un madras à larges rais négligemment noué sur son front, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux noirs et lisses, et vêtu d'une robe de chambre et d'un pantalon à pieds de molleton blanc, avec les pantoufles vertes, se promenant dans sa chambre à coucher et tenant dans ses mains le cahier sur lequel il n'avait fait que jeter les yeux la veille. Il le feuilletait et le refeilletait : c'était le *Mémoire* que l'ingénieur Fulton lui avait adressé sur la puissance motrice de la vapeur, appliquée aux bateaux plats destinés à opérer la descente en Angleterre. Ce rapport commençait ainsi :

« Sire, la mer, qui vous sépare de votre ennemi, lui « donne sur vous un immense avantage. Servi tour à « tour par les vents et par les tempêtes, il vous insulte « impunément, il vous brave dans son île inaccessible « pour vous. Eh bien ! cet obstacle qui le protège je « puis le faire disparaître ! . . . Je puis, malgré tous ses « vaisseaux, en tout temps et en peu d'heures, transpor- « ter votre armée sur son territoire, sans craindre les « tempêtes et sans avoir besoin du secours des vents ! . « Mes moyens, Sire, les voici, etc. »

Napoléon interrompait de temps en temps sa lecture, et à chaque fois, regardant fixement devant lui, sans cependant arrêter ses yeux sur aucun objet, laissait échapper des paroles telles que celles-ci :

—Si cet homme dit vrai, je lui donne une couronne... Si cet homme est certain de ce qu'il avance, les peuples lui élèveront un jour des statues d'or.

Pendant plus d'une heure que dura la lecture du *Mémoire* de Fulton (car l'Empereur la suspendait pour songer à ses conséquences), il parut entièrement absorbé par la nouveauté et le grandiose du projet qui lui était sou-

mis. Enfin il appela Constant, qui couchait en dehors sur un matelas posé en travers de sa chambre et lui dit : —Courez au logement de Daru, et qu'il vienne à l'inst-

tant. Lorsque l'intendant-général de l'armée arriva, il trouva Napoléon dans la salle du conseil, debout, les bras croisés sur sa poitrine, et comme en contemplation devant l'immense carte qui tapissait cette pièce.

—Ah ! ah ! vous voilà, Daru ; bonjour ! Asseyez-vous là à ma place, et écrivez ce que je vais vous dicter.

Comme il n'y avait dans cette salle qu'un seul siège. Daru hésita en voyant que l'Empereur allait nécessairement rester debout devant lui.

—Mais . . . Sire, dit-il avec embarras, Votre Majesté ne peut pas.

—Attendre ! . . . C'est vrai ! interrompit Napoléon, qui avait deviné le scrupule de Daru. Allons ! allons ! reprit-il.

Et, passant lestement derrière cet administrateur, il lui appliqua les deux mains sur les épaules, et le fit asseoir de force en lui disant :

—Écrivez ! C'est au ministre de l'intérieur.

« Monsieur de Champagny, je viens de lire le projet « du citoyen Fulton, ingénieur, que vous m'avez adressé « beaucoup trop tard, en ce qu'il peut changer la face du « monde. Quoi qu'il en soit, je désire que vous en défé- « riez l'examen à une commission composée de membres « choisis par vous, dans les différentes classes de l'Ins- « titut. C'est là que l'Europe savante irait chercher « des juges pour résoudre la question dont il s'agit. Une « grande vérité, une vérité physique, palpable, est de- « vant mes yeux, ce sera à ces Messieurs de la voir et « de la saisir. Aussitôt leur rapport fait, il vous sera « transmis et vous me l'enverrez. Tachez que tout cela « ne soit pas l'affaire de plus de huit jours, car je suis im- « patient. Sur ce, monsieur de Champagny, je prie « Dieu de vous avoir en sa digne garde.

« De mon camp de Boulogne, ce 21 juillet 1804.

« NAPOLÉON. »

—Maintenant, continua l'Empereur, expédiez sur-le-champ une estafette.

